MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

L'Aventure Picaud · Partie I de l'Intégrale



Le Diamant et la Vengeance

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L’ARCHIVE AU FEUILLETON

Chapitre 1 — 1847 : Monte Cristo L’imposteur

Paris retient son souffle en ce soir de Noël 1848. Dans les rues étroites du Marais, les réverbères luttent contre l'obscurité grandissante, leurs flammes vacillant sous les flocons qui tombent en silence. La ville est un théâtre d'ombres où se jouent simultanément deux drames: celui de la révolution qui gronde et celui, plus intime, des secrets qui s'apprêtent à être révélés.

Il neige. Une calèche roule dans les rues de la ville. Elle passe devant un théâtre, on y lit ces titres élogieux sur des affiches collées contre le mur: « Séances supplémentaires pour le Comte de Monte Cristo, nouveau chef d'oeuvre d'Alexandre Dumas». Le cocher, un certain Antoine, ancien conducteur de fiacre sous trois régimes différents, ralentit pour éviter une plaque de verglas. Il connaît ces rues comme sa poche - il y a conduit des aristocrates fuyant la Terreur, des bonapartistes en disgrâce, et maintenant des pâtissiers portant un château en sucre. Le monde ne cesse jamais de le surprendre. — Attention PAVÉS! lance-t-il à ses passagers quand la calèche cahote. Ces rues-là ont vu plus d'histoire que tous les livres de Monsieur Dumas réunis! La calèche ralentit passant à proximité d'un kiosque à journaux. On y aperçoit des titres affichés sur la devanture de bois: « Le Comte de Monte Cristo: succès international», « Alexandre Dumas invité d'honneur du tsar de toutes les Russies», « Le Comte de Monte Cristo roman le plus lu au monde». Devant le kiosque, un attroupement s'est formé malgré le froid. Un ouvrier en

casquette lit les gros titres à haute voix pour ses compagnons, sa voix rauque de froid et peut-être de colère: — Le Comte… par le Tsar..? pendant qu'on mange de la brioche, sans doute! Un rire amer parcourt le groupe. — Mais c'est notre histoire qu'il raconte, intervient une vieille femme emmitouflée dans un châle rapiécé. Mon défunt mari, gardien à la Force, il en a vu des innocents enfermés sur une simple dénonciation.. Un marchand de marrons s'approche, son réchaud mobile répandant une odeur sucrée qui fait gronder les ventres vides. — Trois sous les dix marrons! Réchauffez-vous le corps pendant qu'on vous raconte des histoires! Le coche continue de plus belle, puis, après une bonne heure de route, il ralentit pour finalement s'arrêter face à un grand et large portail en fer forgé sur lequel on peut lire en lettres dorées: « Château Monte Cristo». Les grilles s'ouvrent dans un grincement qui résonne dans l'air glacé. À l'intérieur du domaine, c'est comme si Paris et ses troubles n'existaient plus. Des lanternes bordent l'allée principale, leurs flammes dansant dans la neige qui tombe. Des valets en livrée, leurs souffles formant des nuages dans l'air froid, se tiennent prêts à accueillir les invités. Dans les cuisines, visibles par les soupiraux illuminés, c'est l'effervescence. Les fourneaux rugissent, les casseroles tintent, et les ordres fusent en français, en italien, en patois provincial - la tour de Babel de la gastronomie parisienne réunie pour le festin de Dumas. Accroché au portail, une pancarte: «Monsieur Alexandre Dumas à l'honneur de vous recevoir en son domaine: le Château Monte Cristo et fêter, en ce Noel 1848, le succès international de son roman épique.» À l'intérieur, le contraste est saisissant. La chaleur des cheminées, l'odeur du pain chaud et des épices, le murmure des conversations qui s'échappe des fenêtres illuminées - tout semble narguer l'hiver et ses rigueurs. Les premiers invités sont déjà là, leurs manteaux poudrés de neige confiés

aux domestiques, leurs joues rougies par le froid retrouvant leurs couleurs dans la douce chaleur du hall. Deux pâtissiers descendent prudemment de la calèche, leur précieuse cargaison entre les mains. Le Château d'If en sucre et en crème, leur chef-d'œuvre, semble presque vivant dans la lumière changeante des lanternes. Un vieux serviteur aux cheveux blancs les guide vers le salon principal, ses pas mesurés trahissant des années de service dans les grandes maisons. Dans le grand salon, un homme se tient légèrement à l'écart. Jacques Peuchet, ancien archiviste de la Police, observe la scène avec des yeux qui ont vu trop d'histoires, catalogué trop de drames, enterré trop d’’espoirs. Son regard s'attarde sur le gâteau en forme de Château d'If, et un sourire énigmatique se dessine sous sa barbiche blanche. Il sait que ce soir, la réalité va rattraper la fiction. Le salon principal du Château Monte Cristo ressemble ce soir à une toile de Delacroix: des couleurs vives, des mouvements passionnés, des conversations qui s'entremêlent comme des coups de pinceau sur la soie des robes et le velours des habits. À la grande table des invités, les convives, habillés selon un thème de leur choix ou leur sens unique de la mode ou de la provocation, finissent leur repas. On se croirait en carnaval. Seul un vieil homme, Jacques Peuchet, un vieux serviteur de l'État, arbore encore une tenue de soirée des plus classique, un brin vieillotte: complet queue de pie noir, chemise et lavallière blanche. Un majordome en livrée se penche vers Dumas, lui chuchotant quelque chose à l'oreille. L'écrivain hoche la tête, son regard pétillant de malice. Il se lève, sa haute stature dominant l'assemblée: — Mes chers amis! sa voix de conteur emplit la pièce. On me dit que notre pièce maîtresse est enfin prête à faire son entrée! Tandis que Auguste Maquet et Victor Hugo discutent, plaisantent et espèrent cette fois, qu'enfin la République les sauvera des errances royalistes et

totalitaires.. enfin, cette fois, ce ne sera plus comme avant, vraiment.. — La République! s'exclame Hugo, son verre de bordeaux à la main. — Mais laquelle, mon cher Maquet? Celle de 93 qui dévorait ses enfants, ou celle de 48 qui peine à naître? — Celle que nous écrirons, répond Maquet doucement, son regard croisant celui de Peuchet qui semble absorber chaque mot, chaque geste, comme autant de pièces à verser aux archives de cette soirée.

Le repas est fini, cafés et digestifs sont servis. Les convives, tout absorbés qu'ils étaient à leurs discussions, fous rires et commérages, notent enfin la présence de cet étrange et énorme gâteau, ce château d'If à la crème. Le Château d'If en sucre se dresse au centre de la table comme un fantôme blanc, ses tours délicates projetant des ombres sur la nappe damassée. Une réplique parfaite, jusque dans les moindres détails: les meurtrières, les créneaux, même les vagues en sucre filé qui semblent se briser contre ses murs. — Regardez, murmure une jeune femme à sa voisine. On dirait qu'on peut voir les cellules à travers les fenêtres.. — Les prisons ont toujours fasciné les gens bien nés, répond sa compagne avec un frisson. — Tant qu'elles restent en sucre et en crème.

Dans le silence qui s'installe, un des convives, tout doucement d'abord puis crescendo ensuite, suivi graduellement de tous les autres invités entonne une ovation à l'oeuvre de Dumas, marquant tout autant leur désir de goûter ce qui vient de l'échoppe du meilleur pâtissier de Paris que congratuler Dumas pour son succès.. et un sacré festin: — « Château d'If! Château d'If! Château d'If..!» Les voix se mêlent, rebondissant sur les boiseries dorées, montant vers le plafond peint où des angelots semblent observer la scène avec curiosité. Le rythme s'accélère, les coups frappés sur la table font tinter les verres

de cristal, les rires fusent. Peuchet observe la scène avec un détachement presque clinique. Son regard glisse de visage en visage, notant les expressions, les petits gestes révélateurs. L'archiviste en lui ne peut s'empêcher de décrypter, de cataloguer, de classer: ici la jubilation sincère d'un admirateur, là le sourire forcé d'un jaloux, plus loin l'ironie mordante d'un critique.. Lorsque le pâtissier en chef se saisit du grand couteau annonceur du régal des papilles, le public éclate en cris, rires et applaudissements. La lame brille dans la lumière des candélabres. Pour un instant, un éclair traverse le regard de Peuchet - ce geste, cette lame levée, combien de fois l'a-t-il vu décrit dans ses rapports de police? Mais ici, ce soir, elle ne tranchera que du sucre et de la crème. Les images affluent, brutales, précises. 1817: un rapport sur sa table, l'écriture tremblante d'un agent de la Sûreté décrivant un couteau à manche d'ivoire, la lame encore rouge. 1822: une collection de dessins techniques montrant différentes positions de coup, annotées par un médecin légiste. 1827: une vitrine dans son bureau, des dizaines de pièces à conviction étiquetées, chaque lame racontant son histoire de sang et de vengeance. Mais c'est surtout ce couteau-là qui hante sa mémoire. Celui avec l'inscription gravée: "Numéro 3". Il revoit l'agent qui l'avait déposé sur son bureau, enveloppé dans un linge blanc devenu écarlate. "Le dernier", avait dit l'agent. "Le troisième." Peuchet avait alors compris que la vengeance de Picaud était enfin accomplie. Un rire cristallin le ramène au présent. Une jeune femme s'extasie devant la première part du gâteau-château qui tombe, immaculée, dans une assiette de Sèvres. — Vous semblez bien pensif, mon cher Peuchet, murmure Dumas à son oreille. Les fantômes de vos archives viendraient-ils nous rendre visite? — Les fantômes, mon ami? Peuchet touche distraitement sa serviette, comme il touchait autrefois ses dossiers.

Non, simplement des souvenirs. Des souvenirs si précis qu'ils en deviennent.. tranchants. — A Edmond Dantès! tonne Dumas levant son verre. — A Edmond Dantès! lui répond la salle joyeuse et bien imbibée. — À la fiction qui cache la vérité, murmure Peuchet dans sa barbe, si bas que seul Maquet, assis près de lui, l'entend. Le collaborateur de Dumas tourne vivement la tête, intrigué par ces paroles énigmatiques.

Le château d'If en sucre trône toujours au centre de la table, ses tours miniatures projetant des ombres fantomatiques sur la nappe damassée. Les conversations s'entrecroisent comme les fils d'une tapisserie, certaines légères comme la dentelle, d'autres plus sombres, plus secrètes. — Mon cher Dumas, dit un convive, cette réussite est absolument extraordinaire. Ce Comte de Monte Cristo est un succès dans toute l'Europe et même aux Amériques à ce qu'il me semble. Tout le monde se demande mais d'où peut bien provenir ce récit tout à fait extraordinaire. — L’Europe! L'Amérique! s'exclame un éditeur bedonnant. Même en Russie, les moujiks pleurent sur le sort de Dantès. À Vienne, les dames de la cour cachent le roman derrière leur éventail pendant la messe! Un jeune diplomate en habit noir ajoute: — À Londres, les ouvriers des docks mettent de côté un penny par semaine pour s'offrir les feuilletons. Ils attendent la traduction comme le Messie!" — Eh bien sachez, chers amis, que cette histoire me vient des archives de mon vieil ami Peuchet, répond Dumas, pointant son verre dans la direction du vieux sage. Le silence tombe soudain sur l'assemblée. Le mot "archives" résonne comme un coup de tonnerre lointain. Une dame en robe de soie pourpre porte sa main à son collier de perles, comme pour se rassurer. Combien de secrets de famille dorment dans ces archives? Chacun dans la salle porte le poids d'une histoire, d'une trahison, d'une dénonciation. La comtesse

de M---, dont le père dut changer trois fois d'allégeance entre Napoléon et Louis XVIII, serre son éventail jusqu'à en faire blanchir les jointures. Le baron D---, qui fit fortune en 1815 en dénonçant ses voisins bonapartistes, tousse nerveusement dans son mouchoir de batiste. Ces archives.. Elles ont tout vu, tout enregistré. Les retournements de veste de 1814, quand Paris accueillit les Alliés aux cris de "Vivent nos libérateurs!" Les délations de 1815, pendant la Terreur Blanche, quand les royalistes revenus d'exil se vengèrent des "usurpateurs". Les dénonciations de 1830, lors des Trois Glorieuses, quand les orléanistes sacrifièrent leurs anciens amis légitimistes. Et maintenant, en cette année 1848, alors que la République menace de nouveau l'ordre établi, qui peut vraiment se dire innocent? Un vieil homme, dans un coin, se souvient des "mouches" de Fouché, ces espions qui s'infiltraient partout, notant chaque parole imprudente, chaque geste suspect. Son propre père avait disparu une nuit de 1809, après un dîner où il avait osé critiquer l'Empereur. Il ne l'avait jamais revu. Une jeune femme, fille d'un ancien préfet de Louis-Philippe, revoit les liasses de papiers que son père brûla fébrilement en février dernier, quand le peuple envahit les Tuileries. Mais brûler des papiers ne suffit pas - les originaux sont toujours là, quelque part, dans ces archives dont parle Dumas. Un ancien chef de la Sûreté, invité pour sa connaissance des bas-fonds parisiens qu'il dépeint maintenant dans des romans-feuilletons, reconnaît sur certains visages cette peur si particulière - celle des gens qui savent que leur nom figure quelque part, dans un rapport jauni, sous la mention "informateur occasionnel". — Les archives de la Police, murmure une voix, c'est la vraie histoire de France. Une histoire écrite avec de l'encre, des larmes et du sang. Une histoire où les héros d'aujourd'hui sont les traîtres d'hier, où les victimes deviennent bourreaux et les bourreaux victimes

selon le vent qui tourne. Peuchet observe ces réactions avec l'œil exercé de celui qui a passé sa vie à classer ces drames. Il sait que dans chaque famille présente ce soir, noble ou bourgeoise, il y a eu au moins une fois un dénonciateur ou un dénoncé. C'est la règle du jeu depuis la Révolution - survivre, c'est savoir trahir au bon moment. — Ne vous inquiétez pas, mes amis, dit Dumas avec un sourire qui se veut rassurant. L'histoire que va nous conter notre cher Peuchet ne concerne qu'un humble cordonnier.. — Un humble cordonnier, répète Peuchet, et son regard croise celui d'un banquier dont le père, lui aussi "humble commerçant", avait bâti sa fortune sur les ruines de l'Empire. Mais n'est-ce pas souvent dans les histoires les plus simples qu'on trouve les plus grandes trahisons? Dumas reprend: — Archiviste en chef, à la retraite.. de la préfecture de Police de Paris tout de même.. Monsieur Peuchet est un ancien haut fonctionnaire et il est en grande partie responsable de la modernisation de nos services de Police, cette grande maison. — La grande maison, murmure un ancien juge à son voisin. Nous l'appelions aussi 'le confessionnal de Paris'. Tout s'y disait, tout s'y savait.. — Et tout s'y conservait, ajoute un commissaire à la retraite, son regard se perdant dans son verre de cognac. Les archives de Peuchet.. Dieu sait ce qu'elles contiennent encore. Dumas continue: — Il a beaucoup écrit sur les grands crimes du pays et les a consciencieusement sélectionnés, triés, répertoriés,... heureusement pour nous, pauvres auteurs. Et je me suis servi d'une de ces histoires vraies afin de m'en inspirer pour rédiger le Comte de Monte Cristo. Peuchet observe la scène avec l'œil exercé d'un homme habitué à décrypter les visages. Il note les regards qui se détournent, les mains qui tremblent légèrement, les conversations qui s'éteignent. Combien, parmi ces convives, ont un parent, un ancêtre, mentionné dans ses précieux dossiers? La salle applaudit vigoureusement Maître

Peuchet qui fait en retour un signe de tête en direction de Dumas afin de marquer sa reconnaissance. Les applaudissements résonnent sous les lustres de cristal, certains sincères, d'autres nerveux. Une jeune femme en robe bleu nuit se penche vers son mari: — N’est-ce pas ton grand-père qui, en 1815.. Il lui fait signe de se taire.

Peuchet, barbiche blanche, cheveux blancs, près de quatre-vingts ans espiègles, et qui semble s'amuser de cette soudaine attitude de Dumas, rit faiblement et lève sa coupe de Champagne pour remercier l'assistance. Dans la lumière des candélabres, son visage prend un aspect presque diaphane. Ses yeux, sous leurs sourcils neigeux, brillent d'une lueur qui n'a rien perdu de sa vivacité. Ce sont les yeux d'un homme qui a vu l'Histoire s'écrire dans la rage, le sang et les larmes, qui en a catalogué chaque invective, chaque goutte, chaque sanglot, qui en a commenté chaque débordement, tricherie, aveuglement politique. — Mais j'ajouterai que l'authentique Monte Cristo de Peuchet est autrement plus détestable et revanchard. Nous l'avons humanisé somme toute, dit Dumas, dirigeant discrètement son regard vers Auguste Maquet, son co-auteur sagement resté dans l'ombre. Un frisson parcourt l'assemblée: — Plus détestable? Plus revanchard? Une duchesse à turban mauve s'évente vigoureusement, bien que l'air soit frais. Au fond de la salle, un vieil aristocrate dont le père a connu la Terreur pâlit visiblement.

Dans un coin confortable du salon, près d'une fenêtre donnant sur les jardins enneigés du Château Monte Cristo, deux convives - un critique littéraire à la mise soignée et un jeune dramaturge aux ambitions à peine dissimulées - poursuivent leur conversation à voix basse. — Tu parles? Il l'a pillé l'histoire oui.. pauvre Peuchet et en plus c'est Maquet qui écrit! Comme disait Mirecourt: Dumas! La fabrique à

roman.. Le critique ajuste son lorgnon avec un air satisfait, savourant chaque syllabe de sa médisance comme il savourerait un bon cognac. — Maquet participe lourdement c'est vrai, mais Mirecourt risque de payer très cher ses persiflages. C'est tout de même Dumas qui rédige le manuscrit final. Le jeune dramaturge, plus prudent, jette un regard inquiet vers le groupe principal où Dumas, dans toute sa magnificence, domine la conversation. — Attendez, attendez! Le procès n'est pas terminé.. on risque encore de découvrir de nouvelles perles. — Cher ami, cher ami, s'attaquer à Dumas est risqué, très risqué. Regardez ce pauvre Maquet, lui, il participe laborieusement et servilement à tous ses chefs d'oeuvre: le Comte de Monte Cristo, les trois mousquetaires et j'en passe, mais il reste gentiment à sa place.

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l’édition intégrale) —

MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Poursuivre l’enquête avec Adrien L. Beaulieu

Retrouvez la fiche complète de « Le Diamant et la Vengeance » pour réserver l’édition complète dès son ouverture, ou plongez dès ce soir dans notre trilogie historique disponible immédiatement.

Ouvrir la fiche officielle de « Le Diamant et la Vengeance » →

Lire dès ce soir : Trilogie Treize à Table Tomes I–III (24,90 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/picaud-le-roman